

Sacha Tolstoï

Exil

Roman

Sacha Tolstoi

Exil

roman

© Sacha Tolstói, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5766-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Que l'important soit dans tes yeux
et non dans la chose regardée...*

André Gide

*Rien ne nous rend si grands qu'une grande douleur.
Mais, pour en être atteint, ne crois pas, ô poète, que
ta voix ici-bas doive rester muette.*

Alfred de Musset

C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit...

Racine

Prologue

Hier, 25 décembre 2002, mon oncle Nicolas Gontcharov est mort. Mort sous sa douche, le matin en se levant. Il venait d'avoir cent ans !

En apprenant la nouvelle, je n'ai pas hésité. J'ai sauté dans le premier avion en partance pour Buenos Aires. En effet, la coutume en Argentine étant d'ensevelir les morts dans les heures qui suivent, je n'avais pas une minute à perdre.

Fils aîné de son frère Igor, j'étais son neveu préféré.

De la lointaine Patagonie où il s'était exilé quarante ans plus tôt, Nicolas m'écrivait souvent. Dans ses lettres, il évoquait non seulement ses activités présentes mais également les événements de sa vie passée. Une vie d'émigré russe commencée au début de la Révolution russe de 1917, et achevée cent ans plus tard dans les plaines de la Patagonie profonde.

Dans sa dernière lettre, postée il y a un mois à peine, il m'avait invité à venir le rejoindre. Il avait quelque chose à me communiquer, quelque chose qui devait me surprendre.

Ne m'étant jamais marié et vivant seul avec mon chien, je me suis toujours demandé pourquoi mon oncle m'avait choisi pour confident intime. Avait-il pensé peut-être que, du fait de mon poste d'employé au Ministère de la culture (dirigé à l'époque par l'écrivain André Malraux), j'aurais été le plus apte à raconter aux générations futures la fabuleuse histoire de sa vie, post-mortem ? Un peu comme ces scribes de l'Antiquité consignait sur le parchemin les exploits de leur maître. À moins, tout simplement, qu'il ait cherché à rompre la solitude où son exil l'avait cloîtré.

Pourtant, il aurait pu lui-même raconter son histoire dans un livre. Dans la seconde moitié de sa vie, il écrivait et s'exprimait dans un français impeccable, un peu suranné certes, mais pour quelqu'un qui avait été analphabète dans sa prime jeunesse, ces qualités étaient plutôt rares. Bien que né dans un milieu aristocratique, il ne savait même pas écrire. Il ne parlait que le russe, son jargon était celui de ses compagnons d'escapade, des gamins pauvres et déscolarisés du village.

Durant son séjour en France, il avait effacé ses déficiences en un temps record, démontrant ainsi des capacités d'adaptation hors du commun.

À son arrivée en Patagonie quarante ans plus tôt, Nicolas avait déjà une grande partie de sa vie derrière lui.

Chargé de gérer l'estancia « Les 3 condors », propriété de Rosita, la femme de son oncle Constantin, il était assisté dans cette tâche par le majordome Miguel, sa domestique Marie et son mari, le jardinier Gustavo.

Sa fonction consistait à acheter des jeunes bœufs, puis à les engraisser sur des pâturages appropriés, avant de les revendre aux enchères dans les foires voisines. On y travaillait encore comme au temps jadis, avec l'aide de « péons » usant du fer rouge pour les marquer.

Ses journées se déroulaient selon un emploi du temps immuable. Il se levait avec le jour et se couchait avec la nuit. Au crépuscule, le groupe électrogène se mettait en marche, illuminant l'habitation principale.

Une fois le travail fini, les garçons-vachers dessellaient et nettoyaient leurs montures. Rentrés dans leur chambrée, ils se rafraîchissaient, puis gagnaient la « parrilla » où se consumait un mouton. Entourés de leurs chiens, ils sirotaient le maté, sorte de thé amer aux vertus fortifiantes. L'aspirant avec une canule métallique plongée dans unealebasse creuse, ils puisaient l'eau chaude dans une bouilloire posée à même le feu. Parfois, l'un d'eux chantait de vieilles chansons « criollas » .

Ces hommes ne semblaient pas plus attachés à cette terre qu'à une autre. Elle n'était pas la leur, voilà tout ! Mais pouvaient-ils s'en passer ? C'était leur gagne-pain, ils en avaient besoin comme de l'air qu'on respire.

Quand Nicolas les observait, il voyait des êtres foncièrement libres, libres comme les nuages qui survolent la pampa ou comme le torrent insoumis qui descend des montagnes. Il avait alors l'impression de leur ressembler un peu, lui que personne n'était parvenu à dompter.

Ces hommes rudes et forts allaient, venaient, travaillaient le temps d'une saison. Certains possédaient leur propre cheval. D'autres pas. Chevelus, moustachus, parfois barbus, le visage buriné par le grand air, ils traînaient derrière eux le lourd arôme des cavaliers, un mélange de cuir et de cheval.

Leur dénuement n'était qu'apparent. Leur véritable richesse, ils la dissimulaient en eux. S'exprimant avec l'accent propre aux gens de la terre, ils usaient de mots simples pour raconter une histoire ! Il n'y avait alors rien de plus vrai, de plus sage, de plus profondément poétique que ces moments précieux où

ils révélèrent leurs secrets.

De temps en temps, au crépuscule, Nicolas prenait son fusil et partait tirer les palombes qui fuyaient à tire d'aile vers les bosquets d'eucalyptus, leurs refuges pour la nuit. C'était un tir nécessaire pour les empêcher de ravager les récoltes. Difficile aussi, surtout par jour de grand vent.

Il chassait aussi les cerfs, cachés dans les taillis où ils prenaient le frais. Activité vitale, car là aussi ces animaux étaient nuisibles. Ils détruisaient les arbrisseaux en frottant leurs bois ou leurs flancs contre l'écorce des jeunes pousses. Et puis, il y avait la pêche à la mouche dans la rivière « Traful », les truites y étaient nombreuses et vigoureuses à souhait...

Attrance étrange que celle qu'il ressentait pour ces étendues plates, herbeuses, ondoyantes de la pampa argentine. D'origine terrienne, sa famille possédait des territoires au sud-est de Moscou qui ressemblaient à ces grands espaces verts...

Cependant, si la vie de Nicolas en Patagonie semblait paisible, les événements survenus dans sa jeunesse avaient été terrifiants. Les événements tragiques de 1917, nés du soulèvement de la population contre le tsar et son gouvernement, bouleversèrent du jour au lendemain sa vie d'adolescent.

L'impact de cette révolution fut si violent qu'il était devenu un insoumis, un rebelle, un guerrier, à l'image de ces belluaires endurcis de la Rome antique qui combattaient dans l'arène pour assurer leur survie...

En 1917, quand commence son histoire, la ville de Penza était administrée par un gouvernement autonome. Situé à 600 km au sud-ouest de Moscou, l'oblast administratif dont elle dépendait était peuplé d'environ soixante mille âmes...

Le mois de février avait débuté comme tous les autres, ensoleillé et froid. Les gens s'adonnaient à leurs occupations, attendant passivement la fin de l'hiver. Dans cette ville de province qui sommeillait sous la neige, le temps s'écoulait au ralenti. Et rien, hormis l'agitation de quelques trouble-fêtes excités, ne pouvait laisser prévoir la venue d'un cataclysme quelconque.

À cette époque, la famille Gontcharov était constituée de sept membres : le père Dimitri Vladimirovitch, la mère Olga Gagarina, la tante Léna, la gouvernante Tania Dimitrievna, la grande sœur Irène, le jeune frère Igor et Nicolas.

La demeure où ils vivaient était entourée d'un grand parc, planté de sapins, de châtaigniers et de bouleaux verruqueux.

Depuis la grande baie du salon, la vue s'ouvrait sur un enclos de pommiers. Parvenus à maturité, les fruits couleur pistache exhalaient une senteur dont le parfum acide se répandait jusque sous leurs fenêtres. Cà et là, dispersés dans le parc, on pouvait apercevoir des cariatides de vierge portant dans leurs bras un chérubin dénudé, un bas-relief d'une laie suivie de ses marcassins, et des atlantes de pierres représentant des athlètes grecs avec sur l'épaule le bassin d'une fontaine. Un troupeau d'oies cacardait sur l'étang, tandis que deux chiens dégingandés de la race des Barzoï se prélassaient à l'entrée.

La propriété s'appelait « La Renardière ». Cette résidence de style néo-classique aux proportions harmonieuses, avec fronton et péristyle, avait été acquise cinquante ans plus tôt auprès d'un lointain parent, le poète Lermontov, né au manoir de Tarkhany, à une vingtaine de kilomètres de là.

Pendant la journée, les femmes s'appliquaient à entretenir la propriété avec l'aide des domestiques. À l'exception de la vieille gouvernante. Du fait de son âge avancé, elle passait le plus clair de son temps, couchée sur un matelas, posé à même le dessus de l'imposant four en faïence qui chauffait la cuisine. D'origine paysanne, elle connaissait toutes les légendes du folklore russe, des histoires qu'elle avait coutume de raconter, le soir après dîner.

Les plantes médicinales n'avaient pas de secret pour elle. Des plantes conservées dans de petits pots en verre, soigneusement étiquetées et rangées sur

une étagère. Experte en confitures et dans la culture des légumes du jardin potager, elle emmenait les enfants dans les sous-bois ramasser des chanterelles qu'elle faisait mariner ou rôtir à sa façon.

De son côté, quand elle ne supervisait pas les travaux ménagers, Olga s'installait à son chevalet et peignait des aquarelles. Tantôt des paysages – forêt, champs de blé, étang – tantôt des animaux de basse-cour. Canards et petits lapins, tous ces animaux de poils et de plumes avec lesquels elle avait une irrésistible relation de tendresse.

Tout ce qui touchait à la nature l'inspirait. Son leitmotiv était que la nature est un bienfait de Dieu. Un Dieu auquel elle croyait dur comme fer. En se signant devant l'icône de la vierge de Kazan accrochée sur le grand mur du salon, elle murmurait toujours :

— Dieu est bon, il ne trompe jamais personne, il est le seul à ne pas commettre de péchés.

Elle lisait beaucoup, trouvant dans la compagnie des livres réconfort et remède à l'ennui. La bibliothèque aux senteurs d'encaustique et de vieux cuir comprenait des publications de toutes sortes : d'histoire, de science, de médecine, de philosophie et de littérature. Une place de choix était réservée aux auteurs de l'antiquité. Platon et Homère voisinaient avec les œuvres plus modernes de Descartes, de Pascal et de Rousseau. Mais ce qu'elle appréciait le plus, c'était la littérature romanesque. Se donnant l'illusion d'être dans le secret des Dieux, elle trouvait dans leurs œuvres une sensation attachante qui meublait sa solitude.

De tous les auteurs Anton Tchekhov avait sa préférence. Ses contes lui faisaient goûter au langage simple employé pour planter une situation, évoquer la nature, ou broser le portrait d'un individu. Brèves ou longues, ces miscellanées la surprenaient toujours par le déroulement inattendu de l'intrigue. Dans les récits plus élaborés, comme *Trois ans* qui met en scène un riche commerçant, marié à une jeune femme, et dont la vie conjugale se résume à pas grand-chose, elle s'identifiait à elle. À propos du mariage, Tchekhov ne disait-il pas :

— Si vous craignez la solitude, ne vous mariez pas !

Toujours vêtue d'une longue jupe qui lui battait les chevilles, et où le chat Rufus venait de temps en temps se frotter, elle était aux antipodes de la coquetterie. Il est vrai que depuis longtemps elle n'avait plus personne à séduire. Douce, quoique ferme, elle n'élevait jamais la voix. Quand elle regardait ses enfants, elle esquissait un sourire empreint de tristesse et de résignation. On

aurait dit que son isolement matrimonial faisait d'elle une vaincue de la vie.

Quant à tante Léna, c'était une femme franchement laide. Dépourvue de grâce et de féminité, cette vieille fille maigre et mal fagotée n'attirait aucun homme, tant son aspect physique faisait peur à voir. Myope comme une taupe, elle portait, pincés sur le bout du nez, des bésicles qui, en amplifiant démesurément les yeux, accusaient le teint cireux de son visage.

Elle s'agitait en permanence. Pareille à une souris besogneuse, elle allait et venait dans les grandes pièces de la demeure seigneuriale. Elle trouvait toujours quelque chose à faire, une saleté à nettoyer, un tableau à redresser, un feu de cheminée à ranimer.

Elle marmonnait sans cesse, sans qu'on ne parvienne à comprendre le sens de ses imprécations. Ses gesticulations terminées, elle s'asseyait dans un fauteuil à côté de sa sœur. Elle reprenait alors la broderie d'une nappe, d'un tissu d'ameublement, d'un col de chemise, ajoutant un motif plat ou en relief, fait de fils simples, de paillettes, de perles ou de pierres précieuses. Femme d'un autre âge, c'était un être foncièrement bon. Sa gentillesse n'avait d'égale que sa générosité. Elle avait toujours une pensée pour les autres. Vis à vis de Nicolas, notamment, qu'elle gâtait en extirpant d'une boîte métallique au couvercle richement décoré un de ces succulents biscuits français fourré à la frangipane qu'un pâtissier réputé de la ville faisait venir de Paris à son intention. Avec une intonation de voix qui conviait à la gourmandise, elle lui susurrait :

— Mange, mange, mon mignon, les gâteaux ça donne de l'esprit et ça rend plus sage !

Irène, la grande sœur, était une jeune fille plutôt belle. Yeux gris bleu, teint pâle, cheveux châtons, elle ressemblait physiquement à son père, sans en avoir le caractère décidé. Docile, dévoteuse, elle s'exprimait d'une voix monocorde. Jamais, elle n'émettait un avis qui ne ressorte de la plus évidente des banalités. Affectée de troubles psychologiques au sortir de la puberté, elle était sous l'emprise de la mélancolie qui la maintenait songeuse une partie de la journée.

Quant au jeune frère Igor, sa naïveté enfantine l'emportait sur toutes considérations qui ne soient en rapport direct avec l'admiration qu'il avait pour son frère aîné Nicolas.

Le père Dimitri, lui, était souvent absent, parti dans la région pour présider une réunion du « Zemgor » .

Composé de notables, de professions libérales, de hauts fonctionnaires, d'artisans et de commerçants, le « Zemgor » était une Assemblée territoriale chargée du ravitaillement, de l'assistance publique, de l'instruction primaire, de